

“Formés par des demi-analphabètes”

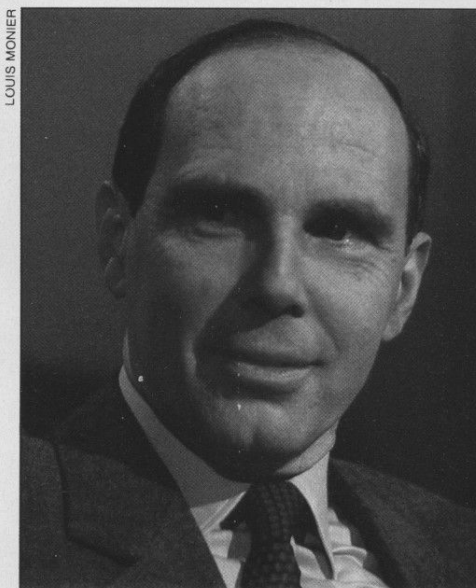


que certains caniches de la pensée évoquent la « crise de la culture » sans prendre en compte le facteur économique ; la « défaite de la pensée » débouche-t-elle sur une « pensée de la défaite » ?).

En tout cas si, à cet égard, aucune solution n'est cherchée, sinon trouvée, on peut craindre le pire. Une réflexion d'Adorno m'a frappé : que la montée du nazisme et de sa sous-culture s'était heurtée à une véritable culture bourgeoise (en la personne des Zweig, des Kraus, des Freud, des Broch, des Musil, des Schönberg, des Berg) qui avait réussi à se développer, comme protégée de la massification par les structures branlantes du vieil empire austro-hongrois. Aujourd'hui, si ce sont Michel Sardou et Enrico Macias qui, dans des déclarations « fracassantes », prennent la « défense » de la langue française, quand elle dépérit sous la plume des écrivains, sommes-nous sûrs que notre « culture » saura résister, même vainement, comme alors, à de nouvelles formes de totalitarisme ? Les masses de lycéens incultes formés par des profs demi-analphabètes, s'il faut en croire l'étonnant pamphlet de J.-C. Milner, *De l'école et la Barbarie* de Michel Henry, ne formeront-elles pas les troupes de nouvelles jeunes-fascistes ou maoïstes, qui ne porteront pas forcément des chemises brunes ou rouges, mais des tee-shirts au sigle Coca-Cola ?

Allons, allons, on n'en est pas encore là ! Fais pas ta Cassandre ! Sans doute : mais il y a déjà quelque chose de pourri dans ce royaume d'Europe. Staline, Hitler : est-ce que ça a commencé par là, le naufrage européen ? Ou était-ce un acte de décès ?

On écrira un jour le roman, le chant du cygne de Schönberg, déraciné de son milieu, de sa nation, de sa classe, de sa culture, chassé, errant aux États-Unis, en exil, incompris, plus encore qu'à Vienne ! et n'y comprenant plus rien, sinon qu'il ne fallait pas renoncer à son art, à sa rigueur : à Hollywood, on lui proposa de faire de la musique de film (d'autres, plus tard, cédèrent : Maurice Jarre devenu roi de la confiture). Lui, dans un superbe mouvement d'orgueil, ou plutôt de dérision dialectique, proposa qu'on mît des films sur sa musique. On peut imaginer ce vieil homme, malade, aigri, gagnant sa vie en enseignant la musique à des imbéciles et qui, traînant son blues sur les plages de Venice peut-être, ou de San Francisco (je ne sais plus où c'était) entendit soudain, entre deux rengaines de l'époque débitées par les hauts-parleurs d'un marchand de hot-dogs, jouer quelques mesures de son

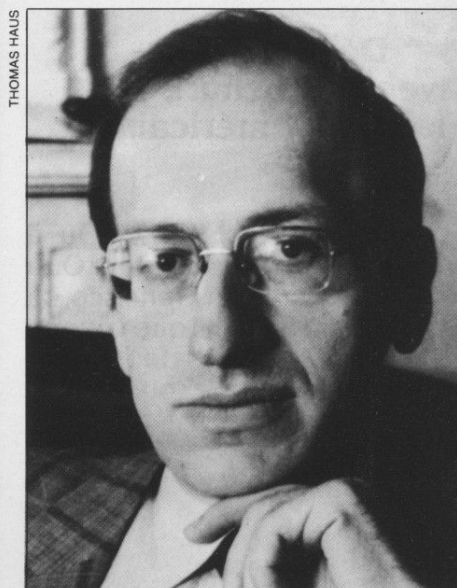


Bruno Lussato : « Bouillon de culture » (Robert Laffont). Ce spécialiste de la micro-informatique est sans doute l'un des premiers à avoir compris qu'au moment où tout le monde, sur cette planète, pouvait parler à tout le monde (télévision, téléphone, satellites et fibres optiques), personne n'avait plus rien à dire. Spécialiste du perfectionnement des cadres de haut niveau, il allait constater presque simultanément que ceux-ci ne savaient pas grand-chose. Du coup, il décida de leur apprendre la musique et la peinture ; plus exactement, à écouter et à voir. Mystère : à la sortie des stages dirigés par Lussato, la productivité de ces étudiants très spéciaux fait des bonds en avant. Et si la culture était nécessaire à l'intelligence ?

Pierrot lunaire : il y vit une lueur d'espoir. C'est à cette lueur que nos sociétés doivent s'accrocher.

C'est moins dans les chiffres, les analyses sociologiques ou politiques, ou à travers les larmoiements à prétentions philosophiques, qu'il nous faut analyser les racines de notre mal, que dans le drame même de ces grands Européens dont les totalitarismes massacrèrent la vie, l'art, sinon la dignité même : Kurt Weill écrivant de grotesques comédies musicales pour Broadway, Fritz Lang, dont les films hollywoodiens ne sont qu'une parodie, stéréotypée, affadie, de ses premières créations ; idem Sternberg (qui pourra mettre sur le même plan *l'Ange bleu* et ce charmant navet, *Morocco*, qui n'a pour nous de charme que rétro, et comme une nostalgie de ce qu'il aurait pu être, et qu'il n'est pas ?) ; ou encore Stefan Zweig, égaré sous les tropiques, près de Rio, et qui finit par se tirer une balle dans la tête, après avoir abattu son chien et sa compagne.

Ces morts-là, morales ou physiques, parlent de nous. Dans la génération qui partagea avec moi les bancs de l'université,



Jean-Claude Milner : « De l'école » (Seuil). Ce livre n'a que peu de rapport avec les autres. Il a paru au moment de la vague de livres contre l'effondrement de l'enseignement français. Il ne se préoccupe pas de culture, mais de ce qu'il nomme « le tri-complot » contre l'école. De bons passages par exemple ceux où l'auteur décrit la méthode journalistique vis-à-vis de la gent professorale. Et Milner ne semble pas mesurer exactement les raisons de ce long déclin

dans les années soixante, combien n'en ai-je pas vu, suivant certes un destin moins dramatique que ces grands prédécesseurs, bafouer les exigences du peu de savoir de culture qu'ils avaient acquis, pour échanger, ce que j'appellerais emphatiquement leur âme, pour une poignée de lenettes : quelque sous-emploi dans une quelconque industrie publicitaire ou médiatique, renonçant de ce fait à leur désir, c'est-à-dire à leur jeunesse.

Certes, toute société exige de ses citoyens une part de renoncement. La société de masse, qui n'est pas encore nôtre, demande de renoncer à tout : même l'Absolu, aussi profond qu'on l'enterre, ne l'annihile jamais. A vouloir l'occultation, oublier, comme les « autruchiens » plongeant leur tête dans le sable (les Stefan Zweig qui ne commencèrent à comprendre que trop tard !), on doit s'attendre à voir resurgir un jour, brutalement, et sans doute sous une forme ignoble. Chasser l'absolu par la porte, c'est la barbarie, la force, qui vous revient par la fenêtre !

MORGAN SPORTÈS